

# BAZAAR

A.H. 2026/27

Harper's

7,9 e

HORS-SÉRIE

FRANCE

LE  
STYLE  
DE  
L'HIVER  
2027

---

BAZAAR INTERVIEW

---

# CHRISTOPHER MAKOS

par Olivier Lalanne

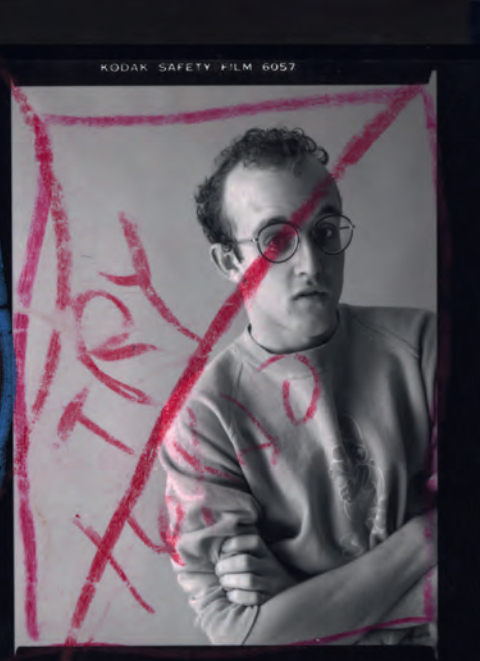
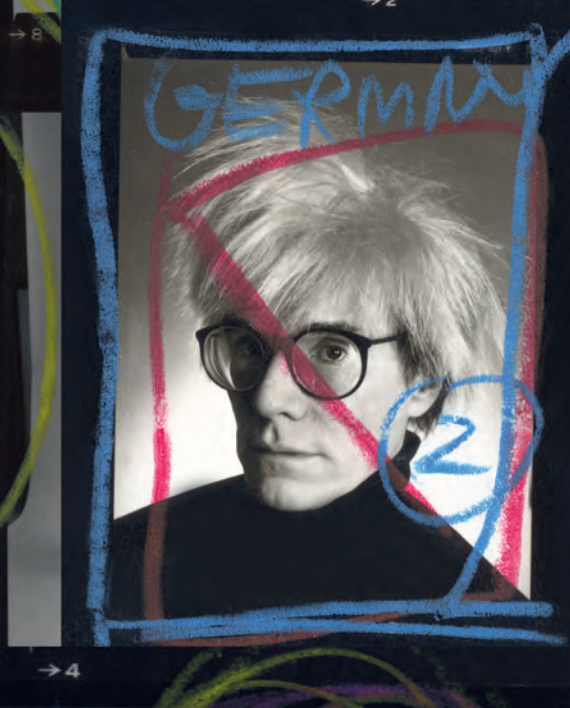
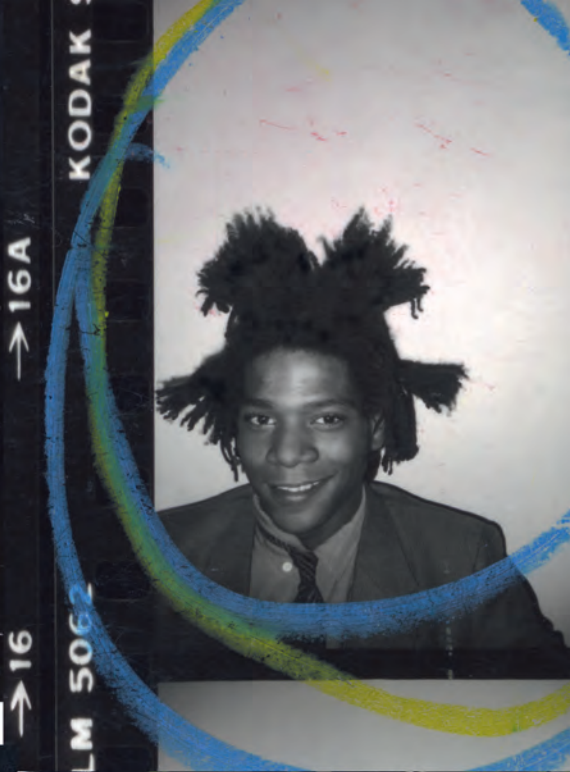
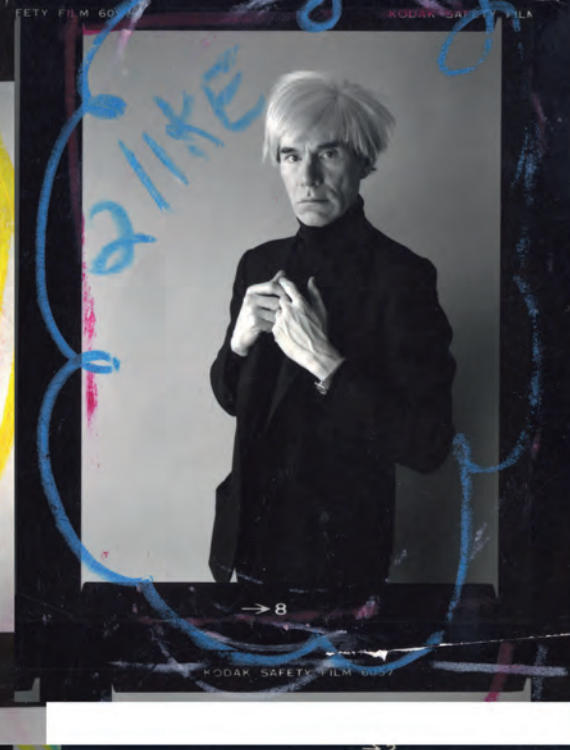
*Photos Christopher Makos*

---

## LES MOTS FRANÇAIS PRÉFÉRÉS

de Christopher Makos sont « merci beaucoup ». On lui pose la question parce que d'entrée de jeu, le photographe d'origine italo-grecque, né dans le Massachusetts, tient à préciser que la France a été le premier pays à lui ouvrir les bras et à lui consacrer une exposition à la fin des années 60. Bien avant que les États-Unis ne s'intéressent à son travail et que New York tombe à ses pieds. Yeux tanzanite, teint toasté par le soleil de la Californie, cheveux longs couleur camomille, très à l'aise dans son corps comme sculpté par le surf, Christopher Makos n'a fait qu'une bouchée de la Grosse Pomme. Sacré en un éclair comme l'une des mascottes de l'âge d'or du New York underground, charisme phosphorescent dans l'obscurité suave du Studio 54 ou du CBGB, le jeune playboy décomplexé et son appareil impudique ont capturé dans toute leur vulnérabilité le gotha glam – Debbie Harry, Mick Jagger, Keith Haring, Matt Dillon, Steven Tyler, Grace Jones, David Bowie, Halston, John Lennon –, tout comme la faune anonyme du punk et les garçons d'un soir qui le faisaient frissonner. *White Trash*, sa première monographie,

publiée en 1977 et devenue un véritable objet de culte, en est l'effervescent manifeste. Rien d'étonnant à ce qu'Andy Warhol, dont les capteurs carburaient à la beauté et à l'énergie ambiantes, ait repéré ce fauve indomptable. De 1976, date de leur rencontre, à la mort du « businessman de l'art » un peu plus de dix ans plus tard, ces deux-là ne se sont pas quittés, au nom d'une amitié en béton armé, d'un goût partagé pour la liberté et la provocation, et de multiples projets à quatre mains. Christopher Makos a photographié Andy le trublion multifacette pour ses composites de « mannequin célébrité » comme pour des projets de livres, dont le plus troublant sans doute reste *Lady Warhol, Altered Image* en 1981 : une série expérimentale et emblématique au prisme du noir et blanc signature de Makos dans laquelle Andy, perruqué et maquillé, se métamorphose en Lady Warhol pour caresser à rebrousse-poil les questions de l'apparence, du genre et de l'identité. Au fait, pourquoi « merci beaucoup » ? À l'autre bout du téléphone, Christopher Makos, 78 ans, réputé pour ne pas avoir la langue dans sa poche, lâche tout de go : « Parce que la vie m'a sacrément gâté. »





Christopher Makos (à dr., un autoportrait de 1970) a immortalisé le New York de la Factory et du Studio 54 au Polaroid SX-70.  
En ouverture : des portraits d'Andy Warhol, Jean-Michel Basquiat et Keith Haring.

HARPER'S BAZAAR : Comment vous présentez-vous à des personnes qui ne vous connaissent pas ?

C. MAKOS : Quelle question ! En général, les gens savent qui je suis donc je n'ai pas à me présenter. J'ai coutume de dire « *Hi, I'm Christopher* ».

HARPER'S BAZAAR : Vous vous considérez comme un photographe, comme un artiste ?

C. MAKOS : Je me considère comme un coursier à vélo. Je passe ma vie à vélo. J'habite dans le West Village depuis toujours et mon studio est situé sur la 29<sup>e</sup> Rue à une dizaine de blocs, et je m'y rends en pédalant. Idem quand je vais au sport trois fois par semaine, quand je dois passer à l'épicerie faire des courses ou au laboratoire pour développer des photos. Coursier à vélo, ça me semble une juste appellation.

HARPER'S BAZAAR : Est-ce vrai ou est-ce une légende que vous avez commencé votre carrière après qu'Anthony Perkins vous a offert un appareil photo ?

C. MAKOS : C'est absolument vrai. Quand j'ai débarqué à New York, un de mes amis acteurs m'a proposé de rencontrer Anthony Perkins. Toutes les semaines, Tony, qui était devenu une star notamment grâce à *Psychose*, organisait un jeu chez lui et la personne qui perdait devait coucher avec lui. Mon pote m'a proposé d'y aller. J'étais un jeune Californien de 20 ans sans a priori, avec une belle gueule, les cheveux longs et les yeux bleus et je me suis dit que ce serait fun de jouer aux cartes avec une star de cinéma. J'y suis donc allé et bingo, j'ai perdu. Honnêtement, ce n'était pas un big deal. Et on a fini par sortir ensemble. On a beaucoup voyagé, notamment à Paris où Tony a tourné *La Décade prodigieuse* de Claude Chabrol avec Orson Welles et Marlène Jobert, nous logions au discret L'Hôtel situé à Saint-Germain. On est allés à Cannes aussi, on est restés au Carlton, beaucoup moins discret. Tout ça pour vous dire que même si je me consacrais alors à la poésie et à la musique électronique, je me cherchais. Tony a eu l'idée de m'offrir un petit Nikon pour mon anniversaire. C'est comme ça que j'ai commencé à observer tout ce qui m'entourait à travers l'objectif.

HARPER'S BAZAAR : Vous souvenez-vous de la première photo que vous avez publiée ?

C. MAKOS : Jann Wenner, le cofondateur de *Rolling Stone*, m'a commandé une image pour une section « art » ou « photographie » du début du magazine, je ne m'en souviens plus exactement mais ça m'a sacrément donné confiance en moi.

HARPER'S BAZAAR : Vous auriez été l'assistant de Man Ray. Là encore, légende ou réalité ?

C. MAKOS : Une légende pure à laquelle je ne suis jamais arrivé à tordre le cou au fil des années et des interviews. Les gens s'accrochent à l'idée que j'ai été l'assistant de Man Ray à Paris alors qu'en fait je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, à Fregene, en Italie, pour son anniversaire grâce à Luciano Anselmino, l'art dealer d'Andy Warhol. Et il se trouve que j'ai traîné trois jours avec lui à parler non-stop de photographie. Et qu'il m'a enseigné ce qui reste crucial dans mon travail, à savoir suivre mon instinct, mes intuitions, me fier à ma première impression, ne pas truquer le geste. Le voilà mon apprentissage ! C'est d'ailleurs à cette occasion que j'ai photographié Pasolini. Il était tellement calme, posé, loin de ce que ses films auraient pu laisser imaginer. Avec le recul, c'est fou de me dire que j'ai passé du temps avec ces deux génies.

HARPER'S BAZAAR : Andy Warhol vous considérait comme « le plus moderne des photographes américains ». Pourquoi, selon vous ?

C. MAKOS : Je pense qu'il a dit cela parce que j'ai probablement su capturer le moment. Vous êtes pertinent dans votre travail si vous parvenez à scanner l'époque dans laquelle vous êtes et j'ai sans doute réussi cela. J'étais curieux, mon œil rôdait partout et je questionnais ce qui m'entourait. Et j'ai été le témoin d'un des chapitres les plus effervescents de la vie sociale et culturelle de New York, de son âge d'or en somme. Je traînais avec Gore Vidal, Tennessee Williams, Roy Lichtenstein, Keith Haring, Jean-Michel Basquiat, toute une bande d'acteurs et de papillons de nuit on ne peut plus inspirants, sans parler de l'émergence de la scène punk dans l'East Village, qui était bien plus qu'une musique, un véritable mouvement artistique. Disons que j'ai eu beaucoup de chance.

HARPER'S BAZAAR : Quel est le secret d'une bonne photo ?

C. MAKOS : Un bon sujet !

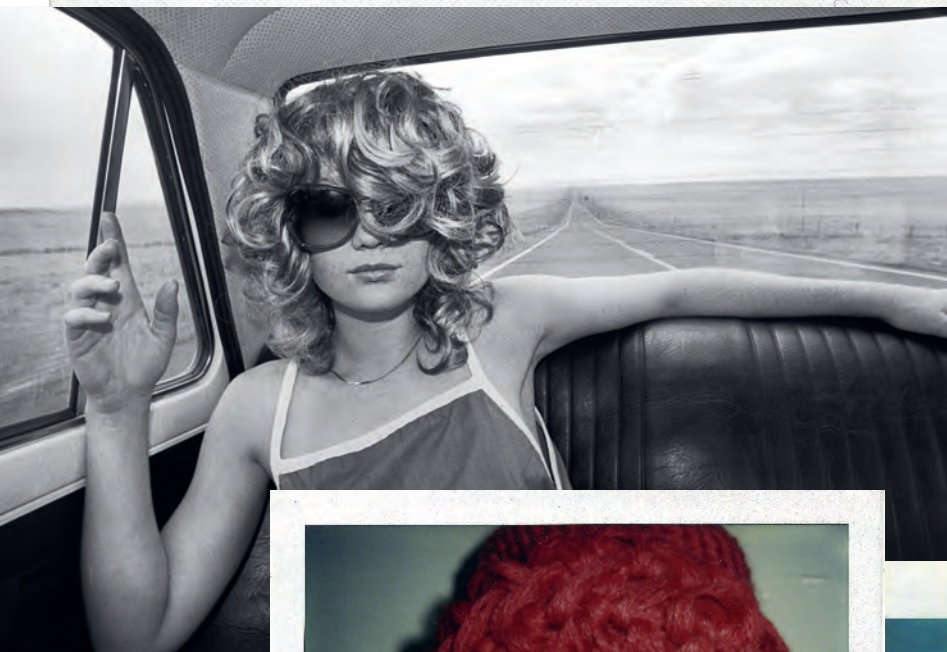
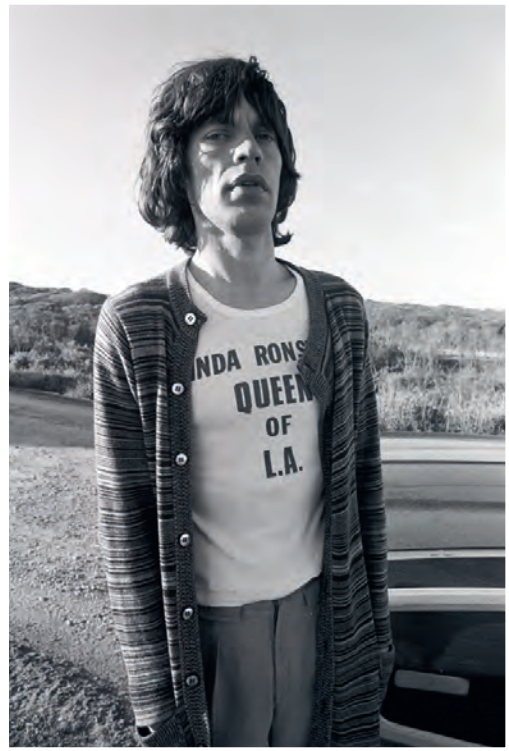
HARPER'S BAZAAR : Et quel sujet vous inspire ?

C. MAKOS : Les artistes souvent. Quand je faisais pas mal de photos pour *Interview*, les agences m'envoyaient des composites de mannequins mais je n'ai jamais pu choisir un de mes modèles sur photo. J'ai besoin de rencontrer la personne, d'échanger avec elle, de voir ce qu'elle a dans la tête. Une belle gueule ou un beau musclé ne me suffisent pas. J'ai besoin d'interaction pour me stimuler. C'est comme dans le sexe !

“Man Ray m'a enseigné  
ce qui reste crucial  
dans mon travail, à savoir  
suivre mon instinct,  
mes intuitions, me fier  
à ma première impression,  
ne pas truquer le geste.”

HARPER'S BAZAAR : Qu'est-ce qui vous a poussé à quitter Los Angeles pour New York au tout début des années 70 ?

C. MAKOS : Vous voulez la vraie histoire j'imagine ? OK ! Je vivais à Los Angeles avec ma mère depuis que j'étais adolescent et j'étais nerveux, je sentais que mon destin se jouait ailleurs. J'ai rencontré un type qui était fou de moi et qui m'a proposé de rentrer à New York avec lui, en voiture. Et il avait des arguments : une Mustang décapotable et un gros sac de marijuana. Ça semblait cool et ça l'a été. Les paysages qui défilaient étaient à couper le souffle, je me souviens du choc procuré par la découverte du Grand Canyon, on fumait de l'herbe en continu et il a dû me tailler au moins sept pipes au cours du voyage. Un sacré trip ! Sauf qu'une fois à New York, à cause de mon éducation catholique sans doute, j'ai été secoué de culpabilité. Je me suis dit, Christopher, qu'est-ce que tu as foutu ?



J'ai donc planté le type, squatté pendant quelques jours un hôtel à 20 dollars la nuit dont je me suis échappé parce que je ne pouvais pas payer la note. Ensuite, j'ai rencontré un acteur avec qui j'ai partagé un petit appartement dans l'immeuble dans lequel je vis encore aujourd'hui. C'est comme ça qu'a commencé mon aventure new-yorkaise.

HARPER'S BAZAAR : Comment expliquez-vous que la ville vous ait si facilement tendu les bras ?

C. MAKOS : J'avais 20 ans, j'étais beau gosse, je ne me prenais pas la tête et j'avais le cool d'un pur produit californien. On a beau dire que la beauté n'a que l'épaisseur de la peau, elle ouvre bel et bien des portes. Je sais que ce n'est pas politiquement correct de dire ça aujourd'hui, mais c'est la vérité.

HARPER'S BAZAAR : Comment avez-vous rencontré Andy Warhol ?

C. MAKOS : J'ai eu une vie à New York avant et après Andy... mais je l'ai rencontré au Whitney Museum où il avait une rétrospective. J'ai eu un choc parce que je pensais qu'il était mort, que Valerie Solanas avait eu sa peau quand elle lui avait tiré dessus. Andy m'a vu, il m'a donné son numéro de téléphone et m'a proposé de le suivre avec sa bande au Max's Kansas City, mais je ne le sentais pas, je n'étais pas à l'aise. En 1976, alors que j'avais ma première expo, *Step on It*, à Soho, dans laquelle j'avais disposé mes photos à même le sol, sous plexiglas, j'ai finalement pensé à l'appeler en me disant que ça pourrait l'intéresser. Il ne pouvait pas venir mais a envoyé à sa place Bob Colacello, le rédacteur en chef d'*Interview*, son magazine. Bob a aimé mon travail et m'a proposé de passer à la Factory. C'est ainsi que j'ai véritablement rencontré Andy Warhol. Dans un contexte professionnel et pas seulement sur une simple impression de *pretty boy*... Et on ne s'est plus quittés.

HARPER'S BAZAAR : Pensez-vous qu'il était amoureux de vous ?

C. MAKOS : Il devait y avoir quelque chose de cet ordre-là mais nous n'avons jamais été amants. Contrairement à ce que beaucoup de gens pensent. Pourquoi aurais-je couché avec lui ? Il m'a offert le meilleur sans que j'aie à le faire.

HARPER'S BAZAAR : À quoi ressemblait une journée type à la Factory ?

C. MAKOS : Andy vivait sur la 66<sup>e</sup> Rue et on passait le prendre chez lui. Si un nouveau numéro d'*Interview* venait de sortir, on marchait sur Madison Avenue et on l'offrait à des annonceurs potentiels. Avec Bob Colacello et Fred Hugues, son business manager, ils organisaient des lunchs à la Factory alors située au 860 Broadway, afin d'obtenir des nouvelles commandes de portraits ou fermer des annonceurs. Ça ne s'appelait pas la Factory pour rien, on y publiait des livres, on y produisait de l'art, des films, il n'y était question que de remplir le carnet de commandes et faire de l'argent. D'ailleurs aujourd'hui, le troisième étage du 860 Broadway est occupé par les services administratifs de Petco, une grosse société spécialisée dans les produits pour animaux. Ça me fait marrer, c'est tellement ironique que l'un des temples les plus cool de la culture américaine soit aujourd'hui utilisé par une boîte de bouffe pour chiens. Pour ma part, je n'étais pas vraiment impliqué dans le quotidien du lieu. Je passais parfois pour le lunch, il m'arrivait d'y prendre quelques photos. Je me souviens que pour un numéro d'*Interview* dédié à la Saint-Valentin, on m'avait demandé de trouver une idée pour les deux pages dont j'avais la charge. J'ai dit à Andy : « Je vais venir à la Factory et je te prendrai en photo en train d'embrasser tes visiteurs du jour. » Je lui ai donc fait claquer la bise à John Lennon, Liza Minnelli, Salvador Dalí... Ça a fait un malheur ! Andy prenait des photos depuis toujours, notamment avec son petit Minox, mais il ne savait pas vraiment ce qu'il faisait, il n'avait pas de références. Ça lui a plu d'avoir un photographe à ses côtés, ça l'a stimulé, on avait plein d'idées de projets. On était curieux et observateurs tous les deux. Et comme j'étais le plus charmant de tous, c'est moi qu'il emmenait en voyage en Concorde. Qu'est-ce que j'ai adoré ça ! Dire que c'est Andrée Putman qui en a désigné l'intérieur, c'est fabuleux. Quand Andy est mort, des mauvaises langues ont dit que Christopher Makos était fini. Désolé, ça ne s'est pas passé comme ça. Comme j'étais loin d'être fané, je suis devenu copain avec Malcolm Forbes. Et j'ai continué à prendre le Concorde.

HARPER'S BAZAAR : Que savez-vous d'Andy Warhol que les gens n'imaginent pas ?

C. MAKOS : Il avait un sens de l'humour absolument dément. Les gens se figuraient un artiste un peu stoïque, mutique, mais il était en réalité très drôle et assez cynique. En privé, il faisait des commentaires sur les gens que personne ne pourrait imaginer. Il aimait boire un bon cocktail et, après, il lâchait les chiens, les insultes fusaient... Il pouvait être vraiment *silly*...

HARPER'S BAZAAR : Quels souvenirs vous gardez du New York de ces années-là, qui a fait tant fantasmer ?

C. MAKOS : Je comprends que ça fasse fantasmer ! New York était alors un terrain de jeu comme nulle part ailleurs, toutes les rencontres et les expériences les plus folles étaient au coin de la rue. C'était des nuits survoltées à base de sexe, de drogue et de danse. On ressentait probablement la même excitation que les jeunes qui vont aujourd'hui à une rave party, à Burning Man ou Coachella. Sauf que nous, on allait au Studio 54, au Limelight, au Paradise Garage... On a vécu un truc incroyable mais, honnêtement, je n'ai aucune nostalgie. Les seules choses caractéristiques de cette époque qui me manquent réellement, c'est le Concorde et la drague dans la rue.

HARPER'S BAZAAR : Le Concorde était un lieu de drague ?

C. MAKOS : Absolument, on y draguait et on y faisait des affaires. Je me souviens avoir voyagé avec Andy et le CIO de Perrier, et c'est en parlant avec lui qu'il m'a demandé si Andy serait intéressé pour faire la publicité de la fameuse eau pétillante. *Deal done !* J'ai voyagé avec Calvin Klein, rencontré Ozzy Osbourne qui portait une veste à franges comme la mienne. Les gens les plus incroyables prenaient cet avion.

HARPER'S BAZAAR : Parmi les personnalités que vous avez photographiées, laquelle vous a le plus impressionné ?

C. MAKOS : Elizabeth Taylor était fascinante. Le mot « star » prenait tout son sens avec elle. Je l'ai photographiée au château de Balleroy, près de Bayeux, qui appartenait à Malcolm Forbes. Fidèle à elle-même, elle est arrivée avec une heure et demie de retard, impériale dans une robe de Zandra Rhodes et s'est excusée en m'expliquant que son coiffeur avait dû aller cueillir dans le parc la myriade

de fleurs qu'elle avait piquées dans ses cheveux. J'ai compris que cette femme, qui avait travaillé avec les plus grands réalisateurs et avait épousé des hommes à poigne, avait besoin d'être dirigée. C'est ce que j'ai fait et elle est devenue docile comme un chiot.

HARPER'S BAZAAR : Vous avez aussi photographié Ivana Trump, une autre personnalité haute en couleur...

C. MAKOS : J'ai fait ce portrait d'elle pour *New York Magazine* juste après son divorce avec Donald. Elle venait de se faire un lifting, s'était offert une nouvelle poitrine, un refresh à 100 %, une Ivana 2.0 ! Elle était charmante, de loin la plus attachante de la famille, bien plus intelligente que Donald. Je lui ai ensuite rendu visite à Miami. Je suis sûr que quelqu'un l'a poussée dans l'escalier.

HARPER'S BAZAAR : Vous avez aussi capturé Tom Ford jeune ?

C. MAKOS : Ah oui, Tom Ford avant qu'il ne devienne chic ! Il était passé à la Factory « embrasser la bague »... Il faut savoir que si vous traîniez à la Factory, ça signifiait que vous étiez cool. Tout le monde voulait traîner là-bas.

HARPER'S BAZAAR : Vous avez eu des rendez-vous manqués ?

C. MAKOS : Deux, et pas des moindres. Je devais photographier Madonna à ses débuts pour *Interview* mais elle était dans l'East Village, j'avais la flemme d'aller là-bas, donc j'ai laissé le bébé à Keith Haring. Idem pour Donna Summer.

HARPER'S BAZAAR : De qui étiez-vous le plus proche à cette époque ?

C. MAKOS : D'Andy. Je pouvais presque tout lui dire. Il passait des heures au téléphone avec Pat Hackett, qui après sa mort a publié ses *Diaries*, et avec moi. Ça a été dur quand il est parti. J'échangeais aussi beaucoup avec Tony Perkins, même après son mariage avec Berry Berenson. On est restés très proches. Son psychanalyste essayait de le convaincre qu'il était hétéro mais ça ne marchait pas vraiment, Tony a eu une relation avec l'acteur Tab Hunter et continuait de faire des haltes chez moi de temps en temps...

HARPER'S BAZAAR : Quel conseil donneriez-vous au jeune Christopher Makos ?

C. MAKOS : *Enjoy the ride !* Le gamin originaire du Massachusetts n'aurait jamais pu imaginer tout ce dont la vie l'a gratifié.

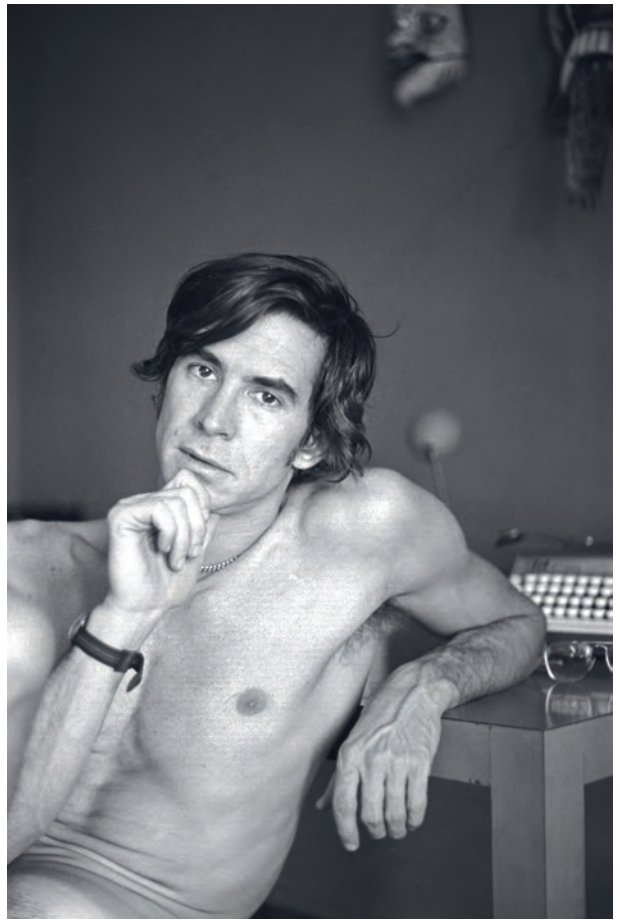
Certes, j'ai gagné beaucoup moins d'argent que Bruce Weber ou Annie Leibovitz, mais je pense que j'ai eu une vie tellement plus amusante et excitante. Je n'ai jamais fait quoi que ce soit pour l'argent. Ce qui m'a guidé, et depuis toujours, c'est le fun, l'aventure et l'amour. Et d'ailleurs, je le dis souvent aux jeunes photographes qui me demandent des conseils : ne faites jamais les choses pour l'argent, c'est une impasse et vous ne serez jamais heureux.

HARPER'S BAZAAR : Vous avez croisé et photographié les plus grandes légendes. De qui rêvez-vous encore de faire le portrait ?

C. MAKOS : Dieu.

HARPER'S BAZAAR : C'est à souhaiter que vous ayez à le faire le plus tard possible.

C. MAKOS : Mon appareil ne me quitte pas. Y compris au pied de mon lit. Je suis prêt. 📷



Photos : Courtesy by Christopher Makos



La star de *Psychose*, Anthony Perkins. C'est grâce à lui que Christopher Makos s'est lancé dans la photographie.